



C
O
L
L
O
N
N
E

LA

VENDÔME

ÉDITIONS NORMA







C
O
L
O
N
N
E

L A

V E N D Ô M E

PHOTOGRAPHIES

David Bordes

PRÉFACE

Jean Tulard

TEXTES

Jean-Paul Nerrière

Christophe Bottineau

Hubert Cavaniol

Claire Maingon

Antoine de Meaux



PRÉFACE

JEAN TULARD

UN MONUMENT COMMÉMORATIF HORS DU COMMUN

Naissance d'une colonne

JEAN-PAUL NERRIÈRE

Du dessin aux bas-reliefs, l'étonnante armée
des sculpteurs de la colonne

CLAIRE MAINGON

La colonne Trajane, modèle de la colonne Vendôme ?

CLAIRE MAINGON

Les quatre statues sommitales successives,
tribulations de la Victoire ailée

JEAN-PAUL NERRIÈRE

Renversement et reconstruction

JEAN-PAUL NERRIÈRE

La restauration

CHRISTOPHE BOTTINEAU

La colonne dans la presse :
caricatures et scandales

HUBERT CAVANIOL

LE PEUPLE DE LA GRANDE ARMÉE

ANTOINE DE MEAUX

LA GRANDE ARMÉE DE NAPOLÉON.

JEAN-PAUL NERRIÈRE

Fac-similé de l'ouvrage d'Ambroise Tardieu

Les troupes

Les illustres

Les femmes de la Grande Armée

Musique, tambours et trompettes

Les principales armes – fusils et canons

Conclusion

Bibliographie

Index



CLAIRE MAINGON

LA COLONNE TRAJANE

Modèle de la colonne Vendôme ?

II

Victo Jean NICOLLE
La Colonne Trajane
Aquarelle et encre brune,
31,2 × 20,2 cm

EN 1803, Napoléon Bonaparte, Premier Consul, rend un décret qui confirme l'érection, place Vendôme, d'une colonne honorifique « à l'instar de celle érigée à Rome en l'honneur de Trajan¹ ».

Le modèle est donc clairement revendiqué : il s'agit de la colonne Trajane, élevée sur le Forum romain au I^{er} siècle après J.-C. (107-113). Ce monument fut dédié à l'empereur romain Trajan par le Sénat et le peuple à la suite de la seconde campagne victorieuse contre les Daces (101-107 apr. J.-C.) Faut-il s'étonner du choix de ce modèle ? Depuis les découvertes archéologiques du XVIII^e siècle (en particulier les fouilles d'Herculanum et de Pompéi), le goût pour les monuments antiques s'était amplifié en Europe. Certes, l'influence de la culture grecque était dominante, notamment dans la formation académique des peintres et sculpteurs français. Mais la colonne Trajane, chef-d'œuvre de l'Antiquité romaine, possédait une aura particulière. Elle n'était pourtant pas la première des colonnes triomphales édifiées par les sociétés du passé. L'usage des colonnes commémoratives et honorifiques remonte, en effet, à la plus haute Antiquité grecque. L'iconographie de certains vases en témoigne (des colonnes élevées sur des tombeaux de soldats légendaires), tout comme des décors de Pompéi (fresque de l'*Ekklesisterion* du temple d'Isis). Cependant, il ne s'agissait pas de colonnes historiées, c'est-à-dire portant un tel décor sculpté se déroulant à la manière d'une frise en spirale le long du fût. La colonne Trajane s'est imposée, dès le monde romain, comme une œuvre exceptionnelle, sujette à des citations et des reprises plutôt qu'à des copies. Bien avant d'inspirer la colonne Vendôme, mais aussi plusieurs colonnes de l'époque moderne (la colonne Médicis à Paris, des projets de colonnes départementales sous la Révolution²), elle influença la colonne de Marc Aurèle (176-192 apr. J.-C.) à Rome, celles de Théodose (détruite à la fin du XV^e siècle) et d'Arcadius (détruite à la fin du XVIII^e siècle) à Constantinople. Ces différentes colonnes, ornées d'un important décor, sont donc beaucoup plus impressionnantes et esthétiquement audacieuses que des monuments non historiés, à l'exemple des colonnes d'Antonin (172 apr. J.-C.), de Constantin (en porphyre, 328-330 apr. J.-C.) ou de Marcien (V^e siècle, Constantinople). Toutes sont cependant le signe d'un grand honneur, comme le confirme Pline : « L'érection d'une colonne désigne un homme élevé en gloire au-dessus de ses semblables³ ».

Les grandes colonnes historiées, paradoxalement, se caractérisent par la faible lisibilité de leur décor au sein de l'espace public. Paul Veyne y voit une raison : il ne s'agit pas d'une iconographie de propagande, visant à convaincre, comme on pourrait le penser, mais d'images de gloire. « Ce qu'on attend d'un faste, d'un apparat, est qu'il soit fastueux : il n'est pas nécessaire qu'il soit lisible comme un tract⁴ », résume l'historien.

Le choix que fit Napoléon du modèle de la colonne Trajane, influencé par son fidèle Vivant Denon, n'est pas étonnant si l'on considère la fascination exercée par cet empereur sur les rois européens depuis la Renaissance. De François I^{er} (et Charles Quint) à Louis XIV, tous ont voulu être des « Trajan » modernes. L'attrait pour l'héritage trajanien débute sous François I^{er}. En 1540, le roi envoie le Primatice, peintre italien alors à son service, acheter des moulages

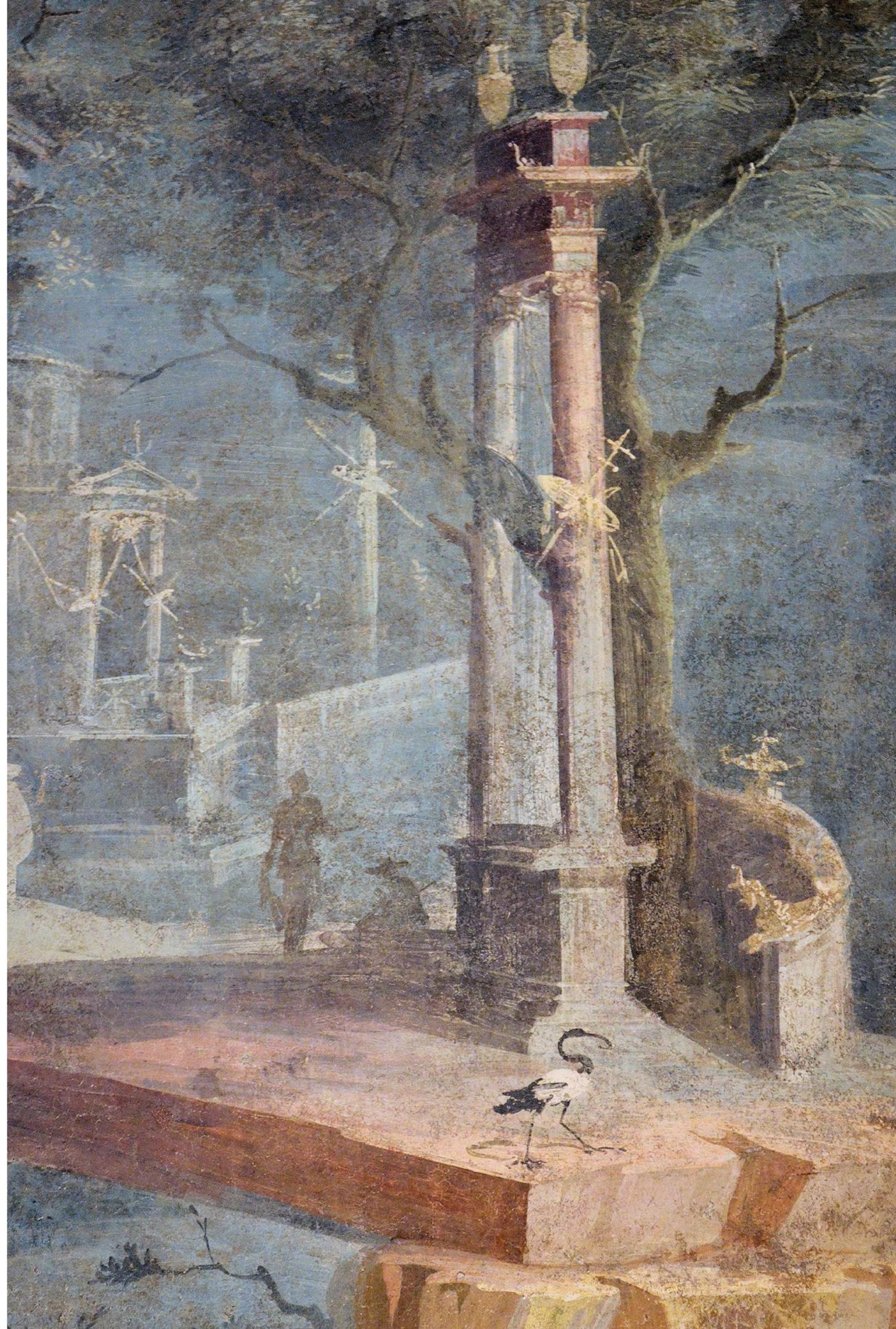
Fresque de l'Ekklesisterion du temple d'Isis, Pompéi.

1. *Correspondance de Napoléon I^{er}*, t. XII, Charles et Alfred-Nicolas Normand, *La colonne Vendôme*, p.137.

2. Claire Barbillon, *Le Relief, au croisement des arts du XIX^e siècle*, Paris, Picard, 2014, p.110-111.

3. Pline, *Histoire naturelle*, vol. 11, Paris, 1778, p.29.

4. Paul Veyne, « Lisibilité des images, propagande et apparat monarchique dans l'empire romain », *Revue historique*, 2002/1, n° 621, p. 4.





CHRISTOPHE BOTTINEAU

LA RESTAURATION



ANTOINE DE MEAUX

LE PEUPLE D'É LA GRANDE ARMÉE

ILS SONT DES MILLIERS, enchevêtrés sur cette colonne, effectuant la même ascension sous le commandement d'un homme qui fut unique dans l'histoire du monde : Napoléon. Un peuple de bronze en marche. C'est comme un film qui se déroule, une lanterne magique qui se projette, ou alors la torchère des morts qui se dressait autrefois à l'entrée des cimetières. Les corps sont bosselés, les visages mâles, cheveux courts, larges favoris et moustaches, barbes parfois, mais rares. Au milieu de ce peuple farouche, on aperçoit le « Corse fatal » (Mario Praz), celui qui incarne la chance des armes et qu'ils suivraient jusqu'au bout du monde. Sur son cheval qui piaffe, Napoléon est en colonel des chasseurs de la Garde : un uniforme qui, par sa simplicité, contraste avec les chamarrures de ses compagnons. Le voilà dans toute sa gloire, sous le soleil d'Austerlitz, « calme, sur un cheval fougueux », tel qu'il souhaite qu'on le voie. Le peuple de la Grande Armée a les yeux rivés sur lui. Il monte en général rênes longues, laissant son cheval aller sur les pentes les plus périlleuses, indifférent aux balles comme aux boulets, à la perspective de se rompre les os. Le courage physique et la foi dans sa bonne étoile sont les deux piliers de sa réussite. Quand il est présent au milieu de ses troupes, la Grande Armée devient invincible. Le duc de Wellington évaluait l'impact de la présence de Napoléon sur le champ de bataille à l'équivalent de vingt mille hommes. Un peu plus loin, le voici près de sa berline, entouré de ses valets, chasseurs, grooms. Le dieu Mars met pied à terre en prince oriental, veillé par son mamelouk coiffé d'un immense turban. Sa tête d'enfant sérieux trahit l'élève de génie, concentré vers un but incompréhensible, secret, qui est peut-être le point vers lequel toute cette armée chemine. La colonne Vendôme est d'abord un message pour la postérité. Depuis Arcole et son pont branlant, Napoléon, prince de la communication, sait que ce n'est pas ce qui a vraiment eu lieu qui compte : plutôt ce que le public va retenir. Bientôt il va enfourcher Vizir, son étalon gris. Les écuyers se tiennent prêt.

Avec leurs dolmans, shakos, bicornes, leur sellerie d'or, de cuir ou de léopard, les grognards forment une étrange farandole. La colonne Vendôme est leur fourmilière. Ici et là, des drapeaux sont brandis, sommés de leurs aigles de bronze. Quel vacarme ! Par moments, il est difficile de dire si l'on se situe à l'aube du XIX^e siècle, notre époque au fond, ou dans les temps obscurs de la Rome des Césars, quelque part sur le limes germanique. On tire de longues cordes, on tracte des canons, des chevaux, dans le vent, la pluie et la boue. Les sacs à dos velus sont cousus dans des peaux de chèvre. Les chevaux encensent, ils piétinent les morts. Parfois, au détour de la colonne, une ville stylisée se découpe : ce n'est pas encore le Kremlin, sa masse rouge, plutôt la ville d'Ulm qui capitule. Plus loin, ce sont des cavaliers coiffés d'un casque de légionnaire, vision hallucinée surgie d'une Antiquité idéale, à moins que ce ne soient ces soldats russes à barbes de Scythes, ces cosaques qu'il faut tuer à coup de sabot ou de pistolet, selon qu'on est cheval ou homme, et pourvu que ce soit à brûle-pourpoint. Annoncée par sa fanfare, la Grande Armée de la colonne semble alors se confondre avec celle de son aïeule, la colonne Trajane. Les enfants de troupe embouchent leurs fifres, le ciel se déchire, et soudain, sans crier gare, le cymbalier prend des airs de Numide de Maurétanie.

18

Français ? Oui, leur drapeau est français ; beaucoup sont issus de nos vieilles provinces. C'est la Révolution qui a fait d'eux des guerriers. Ils forment plus qu'une armée : un peuple citoyen. Quand ils progressent, sur trois ou quatre rangs, leur masse compacte se déroule sur plus d'une lieue, soit plus de sept kilomètres. La Grande Armée est une Europe en mouvement, un Vésuve qui projette sa lave, emportant tout sur son passage. À Wagram, la veillée d'armes a lieu sur l'île de Lobau, au milieu du Danube. Ce 4 juillet 1809, les hommes qui se retrouvent ont combattu à Arcole, aux Pyramides, à Marengo, à Hohenlinden. Souvent, ils ne se sont pas revus depuis ces temps héroïques, mais ils ont l'impression de s'être quittés la veille : « c'est une amitié de longue durée, celle qui se forme sur le champ de bataille », confie le capitaine Blaze. Sur cette colonne, on parle toutes les langues, italien, polonais, arabe et portugais, espagnol et dialecte bavarois... L'armée est une tour de Babel. « L'on entendait crier en français, jurer en allemand, réclamer le bon Dieu en italien, et la Sainte Vierge en espagnol et en portugais », raconte le sergent Bourgogne.

À force de traîner leurs guêtres d'une frontière à l'autre, ces hommes ont une connaissance intime des peuples du continent, de leurs mœurs. « Un jour dans un château, le lendemain dans une chaumière, écrit Blaze. Nous étions plus à portée des habitants d'un pays que celui qui quitte une auberge pour aller dans une autre auberge... » Et puis la Grande Armée elle-même fabrique des Européens. Ainsi les Polonais, recrutés en masse, paysans mal dégrossis à l'origine, sont transfigurés : « aussitôt qu'ils ont endossé l'uniforme et qu'on les a dégourdis au régiment, dit Blaze, ils ne sont plus reconnaissables. Ces bêtes deviennent des hommes fiers, propres, intelligents, et ne le cèdent en rien aux soldats des nations les plus civilisées ». La Grande Armée est le creuset d'une Europe à venir.

On aperçoit des femmes. Elles sont parfois épouses de soldats, le plus souvent cantinières, en tenues de Fanfan la Tulipe. Elles marchent comme les hommes. Quand elles ne disposent pas de roulettes, elles portent simplement des saucissons, du cervelas, du fromage, un tonnelet d'eau-de-vie en bandoulière, et pourquoi pas du rhum de la Jamaïque récupéré dans les caves des pays conquis. Les troupiers chasseurs n'hésitent pas à améliorer l'ordinaire en rapportant un lièvre ou un couple de perdreaux. À l'armée, on mange mieux que chez tous les paysans de l'époque. La tente de la cantinière est le dernier salon où l'on cause, « le point central de réunion », dit Blaze. Les délices qu'on peut y acquérir contre espèces sonnantes et trébuchantes sont le carburant qui fait se mouvoir la Grande Armée. Une munition aussi précieuse que la poudre et les balles. « Les gens du monde qui n'ont jamais manqué de choses indispensables à la vie, ne peuvent pas se figurer de quelle importance est une bouteille de vin, un verre d'eau-de-vie, dans certains moments[...] Cela coutait cher quelquefois, mais l'argent n'est bon qu'à se procurer le nécessaire. »

Qu'est-ce qui unit ces regards ardents ? Ce ne sont plus vraiment les soldats de l'an II, volontaires levés en masse pour défendre les droits de la nation balbutiante. Ce ne sont pas encore les poilus de 1914-1918, baïonnettes tournées vers le ciel, qui se laissent enterrer vivants dans la tranchée, avant de devenir des « morts pour la France ».

19



JEAN-PAUL NERRIÈRE

LES TROUPES DE LA GRANDE ARMÉE

LE VOLTIGEUR

Soldat de l'infanterie légère, troupe laissant une marge importante à l'initiative individuelle, il sert d'éclaireur aux troupes de ligne, qui sont bien plus précisément encadrées, et tirent souvent sur ordre, en même temps, pour obtenir un effet de masse. Le voltigeur observe et renseigne, puis harcèle l'ennemi en faisant feu à volonté. Son nom provient de sa capacité à monter précipitamment en croupe d'un cavalier, au vol, selon une technique pratiquée en manège, dans laquelle le cavalier doit sauter à califourchon sur une monture au trot ou au petit galop. Le voltigeur bondit avec son lourd paquetage : c'est un procédé facile et rapide, prévu pour déplacer en peu de temps un effectif important de fantassins d'un point du champ de bataille à un autre qui réclamerait un renfort. Les bas-reliefs ne montrent pas de telle scène, mais il est clair qu'il faut être lest. Ne sont ainsi admis dans ces formations que des soldats d'une taille inférieure à 1,60 mètre. À pied, ils doivent suivre la vitesse d'un cheval au trot⁵. Soit une marche rapide à 6,7 kilomètres par heure⁶. Il est armé d'un fusil de dragon, qu'il utilise à tir et à baïonnette.

5. Pigeard, Alain. Nouveau Dictionnaire de la Grande Armée, page 654. Heimdal, St Martin-des-Entrées 14400, ZA Damigny - 2 Rue de la cartoucherie. 2019, page 654

6. Ibid, page 161 Cheval (Allure)



7. Pigeard, Alain. Nouveau Dictionnaire de la Grande Armée, page 654. Heimdal, St Martin-des-Entrées 14400, ZA Damigny - 2 Rue de la cartoucherie. 2019, page 206

LE CUIRASSIER

Premier cavalier de la cavalerie lourde, ce militaire ne peut pas mesurer moins de 1,73 mètre, taille importante en 1805. Son métier, c'est le choc, la rupture. Il culbutera des batteries d'artillerie ou disloquera une infanterie déjà malmenée par l'artillerie, ou encore engagera en force la cavalerie adverse dans un duel sans merci. Comme son nom l'indique, il a le torse revêtu d'une cuirasse en acier, dont l'épaisseur d'environ 2,8 millimètres est espérée résistante à l'impact peu perforant des balles en plomb au-delà de la cinquantaine de mètres, et au coup de lance ou de sabre. Deux tailles de cuirasses suffisent à tous les besoins, et le poids en est supérieur à 7,5 kilogrammes⁷. Son inconfort est allégé par une matelassure de crin à l'intérieur. Son arme essentielle est le sabre, qui est droit, contrairement à celui incurvé de la cavalerie légère, et appelé « latte ».



JEAN-PAUL NERRIÈRE

LES ILLUSTRÉS



Charles Jean Baptiste Jules BERNADOTTE

1763-1844

PRINCE DE PONTO-CORVO



Jean-Baptiste Bernadotte naît à Pau le 26 janvier 1763 dans un milieu de classe moyenne. Attiré par les armes, il devient soldat à 17 ans, officier à 28 ans dans les armées de la Révolution, vite remarqué et général à 31 ans. À 34 ans, il sert en Italie sous Bonaparte, son cadet de sept ans. Des affrontements aigriront durablement leurs rapports, mais il épousera la Marseillaise Désirée Clary, belle-sœur et naguère amie bien tendre de Napoléon. Converti sincère de la Révolution, il ne soutient pas le coup d'État du 18 Brumaire, et encore moins l'avènement de l'Empire. Napoléon fait pourtant de ce parent le septième des seize maréchaux actifs nommés le 14 mai 1804. Avec une relation souvent abrasive, c'est un soldat loyal à la cause de sa patrie, respecté et aimé de ses hommes, toujours disposés à le suivre. Dans cette campagne de 1805, il commande les dix-huit mille soldats du 1^{er} corps d'armée. Il participe à Austerlitz sans se distinguer particulièrement. Sans descendance, Charles XIII de Suède le fait élire prince héréditaire promis au trône en 1810 ; il avait apprécié son comportement avec des prisonniers suédois lors d'une campagne antérieure. Napoléon le laisse faire, tout en l'estimant peu propre au rôle envisagé : « La vanité de cet homme est excessive. Il a des talents médiocres », et plus tard, péremptoire : « Je ne lui vois aucun talent pour régner. » Désirée recevra néanmoins des félicitations chaleureuses de son ancien galant.

Bernadotte s'imprègne de son nouveau pays. Au point de l'engager contre la France dans la sixième coalition en 1813. Napoléon qui escomptait encore de la gratitude, ne s'attendait sans doute pas à cette réponse : « En politique, Sire, il n'y a ni amitié ni haine. Il n'y a que des devoirs à remplir envers les peuples que la Providence nous a confiés. » Monarque en 1818 des Royaumes réunis de Suède et de Norvège, devenu Charles XIV Jean, il sera jusqu'en 1844 un roi célèbre pour sa compétence et son intégrité. La légende prétend qu'il aurait emporté dans son cercueil le tatouage de ses années révolutionnaires proclamant sur son torse « Mort aux rois »...

LA COLONNE VENDÔME

En 2021, à l'occasion des commémorations du bicentenaire de la mort de Napoléon, les éditions Norma, font paraître un ouvrage somme sur la colonne Vendôme. En 2015, la colonne a retrouvé sa splendeur initiale grâce à une longue campagne de restauration soutenue par le Comité Vendôme et particulièrement le Ritz.

David Bordes, photographe en charge du suivi de la restauration pour la DRAC Île-de-France, a réalisé, au moment du démontage de l'échafaudage, des prises de vue exceptionnelles de l'ensemble des plaques de la colonne, segment par segment. Travail unique dont les éditions Norma ont l'exclusivité d'exploitation, ces 450 photographies forment un corpus fascinant et totalement inédit : les détails des scènes de bataille, les costumes des militaires, les paysages qui constituent le décor de la bataille d'Austerlitz permettent de découvrir la colonne telle qu'elle n'avait jamais été dévoilée.

S'appuyant sur les prises de vue de David Bordes, mais aussi sur des peintures, des photographies anciennes, des documents d'époque, ce livre d'art largement illustré au format et au façonnage exceptionnels fait revivre l'histoire de la colonne, ses sources, sa construction, ses aménagements successifs, sa destruction et sa restauration.

Les nombreux détails inédits décrivent également l'histoire émouvante de la vie quotidienne de la Grande Armée pendant la campagne d'Austerlitz et devraient séduire un large public, napoléoniens, passionnés d'histoire, amateurs de beaux livres comme de la place Vendôme. Bilingue, ce livre s'adressera autant aux Parisiens qu'à une large clientèle internationale, européenne, américaine et chinoise.

PRÉFACE

Jean Tulard

AUTEURS

Jean-Paul Nerrière, Christophe Bottineau,
Hubert Cavaniol, Claire Maingon, Antoine de Meaux

L'OBJET

Format : 24 × 36 cm

Nombre de pages : 336

Langues : version française, version anglaise

Reliure : cartonnée, sous coffret,
marquage à chaud, gaufrage

Papier : Magno Volume 170 gr

Impression 5 couleurs

Prix public : 75 €

Parution : septembre 2021

